

ger la grâce si précieuse de l'appel divin contre les influences funestes soit du dehors, soit du dedans. » Cette surveillance attentive et paternelle qui s'attache à chaque âme, M. Delavigne l'exerçait sans doute envers ses pénitents d'une manière plus intime, mais elle ne s'arrêtait pas là. Professeur, il s'intéressait à chacun de ses élèves, s'informait de leurs goûts, de leurs aptitudes, soutenait leurs efforts, les encourageait dans leurs difficultés. Directeur, non content de veiller à la direction générale, il suivait autant que possible (et que ne peut la charité ?) chaque séminariste : caractère, intelligence, bonne volonté, régularité, il savait tout ; et à l'occasion, qu'il faisait naître si elle ne se présentait pas, il avait un mot pénétrant, une exhortation pleine de chaleur ou un appel calme à la foi ou à la raison. C'est ce qu'un élève traduisait par ces mots : « Chacun avait son petit sermon ».

En lecture spirituelle sa parole était généralement simple, sobre et précise ; parfois elle s'animait, s'échauffait et éclatait en accents émus et vibrants. Dans le laisser-aller de la conversation, il avait le don de créer des expressions neuves, saillantes et pittoresques. Nul n'a eu au même degré l'art des circonlocutions prudentes et charitables. On a dit avec raison qu'« une langue mourait avec lui ».

M. Delavigne ne se contentait pas d'agir et de parler, nul n'était plus persuadé que lui de l'impuissance des efforts de l'homme sans la grâce de Dieu. Il en appelait, il en pressait les saintes effusions par une prière ardente et sans trêve ; par un tête-à-tête habituel avec Dieu. Ceux qui l'ont vu faire, chaque matin, le chemin de la croix, entouré d'un bon nombre de séminaristes, ou, pendant la journée, adorer le Saint-Sacrement, n'oublieront jamais l'impression de recueillement extatique et de piété communicative qu'ils en ont reçue. On sentait qu'il se traitait de graves affaires entre Jésus et son ministre. Et l'on avait raison. C'est là que le vénéré directeur puisait l'esprit qu'il devait ensuite souffler, en quelque sorte, à travers sa communauté, par sa parole, son exemple, sa direction et jusque par ses moindres actions. Elever un enfant est une grande œuvre ; mais élever, former une maison naissante, la pénétrer d'un esprit qui assurera sa prospérité, parce qu'elle procurera la gloire de Dieu et le bien de la société et de

l'Eglise, c'est de cette peine la vanité des hommes. Quand il de nouveaux et humaine, de cet édifice, le feu ». C'est laire », et le bre croissant disait-il à sont unique tion a été vide immer remplissait esprit survit les séminar et dans leur longtemps souvenirs ir larité et au

Ajouteront suivait ses revoir était de douces ca mais combien que l'affectio ble fut celle ils peuvent laïques disti

Au moment Notre-Dame un prêtre de mes : « Com aussi bon qu bon M. Dela ça ne sera p car M. Dela nes, et dans